

SAKI
(HECTOR HUGH MUNRO)

SREDNI VASHTAR

NOUVELLE



9 791096 721320

ISBN : 979-10-96721-32-0

CARRAUD-BAUDRY

ISBN : 979-10-96721-32-0

Copyright © Carraud-Baudry, 2015.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France.

Copyright © Carraud-Baudry, 2015.

SOMMAIRE

SREDNI VASHTAR.....	7
NOTES DU TRADUCTEUR.....	19

ISBN : 979-10-96721-32-0

Copyright © Carraud-Baudry, 2015.

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France.

Copyright © Carraud-Baudry, 2015.

SAKI
(HECTOR HUGH MUNRO)

SREDNI VASHTAR

SREDNI VASHTAR

— Traduction-adaptation de Patrick Émile Carraud —

SREDNI VASHTAR

Corentin était âgé de dix ans, et le médecin avait prononcé le docte avis que le garçon ne vivrait pas cinq années encore. Mièvre et veule, le médecin ne comptait guère, mais son avis reçut l'aval de Mme De Ropp, qui, elle, comptait plus que tout, ou presque. Mme De Ropp était cousine et tutrice de Corentin, et à ses yeux elle représentait ces trois cinquièmes du monde qui sont et nécessaires et désagréables, et réels ; les deux autres cinquièmes, perpétuels antagonistes des trois précédents, ne pouvaient se révéler qu'en son for intérieur, son imagination. En l'un de ces jours-là, Corentin en était venu à penser qu'il finirait par succomber à la pression si prégnante de ces choses si accablantes telles que les maladies et les restrictions prévenantes, et un engourdissement extrême. Sans recours à son imagination, qui, exubérante, s'exaltait, éperonnée par sa solitude, depuis longtemps il aurait succombé.

Mme De Ropp, jamais, lors de ses moments de plus grande honnêteté intellectuelle, n'aurait voulu admettre, en son for intérieur même, qu'elle éprouvait de l'aversion à l'égard de Corentin, et ce quand bien même elle aurait

été en mesure de se montrer capable de lucidité, et de se rendre compte, plus ou moins obscurément, que son devoir de le contrarier « pour son bien » ne la rebutait guère. Corentin la haïssait sincèrement, effroyablement ; et cette haine il était absolument capable de la déguiser. Les rares plaisirs qu'il pouvait trouver le moyen de s'arroger atteignaient à un piquant des plus plaisants lorsqu'ils étaient susceptibles de contrarier sa tutrice ; et tout accès au royaume de son imagination, il le lui défendait — elle n'était qu'une chose infecte qui ne devait pouvoir y trouver aucune entrée.

Au sombre jardin maussade dominé par tant de fenêtres prêtes à s'ouvrir pour permettre que fusât une apostrophe lui interdisant de faire ceci ou cela, lui rappelant qu'il était temps d'absorber ses médicaments, il trouvait bien peu d'attrait. Les quelques arbres fruitiers qui s'y dressaient, semblaient avoir été jalousement plantés et taillés, de sorte qu'il ne pût en cueillir les fruits ou comme s'il s'agissait de spécimens rares à l'aimable floraison, au sein d'une friche aride ; il aurait été probablement difficile de trouver un maraîcher disposé à offrir dix shillings pour toute leur production annuelle. Toutefois, dans un coin oublié du jardin, presque entièrement dissimulé par un lugubre massif d'arbustes, se trouvait une cabane à outils ayant perdu son utilité, cabane de respectables proportions, entre les murs de laquelle Corentin se découvrit un havre de paix, quelque chose tenant à la fois par différents aspects de la salle de jeux et de la cathédrale. Il l'avait peuplée d'une légion de fantômes familiers, inspirés en partie par ces lectures, en partie par son esprit imaginaire ; mais, la cabane hébergeait aussi, qui s'y dissimulaient, deux autres êtres

de chair et de sang. Dans un coin de la cabane survivait une poule de Houdan, au pitoyable plumage, à laquelle le garçon dispensait une affection n'ayant guère l'occasion de s'épancher par ailleurs. Plus au fond, dans l'obscurité, se dressait un grand clapier divisé en deux compartiments, dont l'un était clos en façade de barres de fer peu espacées. C'était la demeure d'un énorme furet putoisé¹ qu'un garçon boucher avait amicalement et subrepticement introduit, avec cage et accessoires, en ses quartiers d'alors, en échange d'un menu trésor de pièces de monnaie longuement économisées. Corentin était très effrayé par la bête souple aux dents acérées ; mais c'était là son bien le plus précieux. La présence même de l'animal dans la cabane lui procurait une joie secrète et terrible, devant être scrupuleusement conservée en dehors de la connaissance de la Femme, comme il surnommait secrètement sa cousine. Et, un jour, Dieu seul, de cela, connaît la cause, il attribua à la bête un nom merveilleux ; et dès ce moment la bête fut promue au rang de divinité à laquelle il rendit un culte. La Femme, pratiquante en matière de religion, fréquentait une fois par semaine une église proche, et emmenait avec elle Corentin ; mais pour lui ce service religieux était un rite étranger dans la Maison de Rimmôn².

Chaque jeudi, dans le silence obscur et moite de la cabane, devant le clapier de bois où vivait Sredni Vashtar, il vénérât par une fête au cérémonial raffiné tout empreint de mysticisme, le grand et gros furet. Des fleurs rouges en leur saison, et des baies écarlates en hiver étaient présentées en offrande en ce lieu saint, à cette divinité qui savait appeler l'attention sur les aspects les plus impérieux, les plus farouches des choses, au

contraire de la religion de la Femme, qui, autant que Corentin se trouvait en mesure de le considérer, s'orientait dans un sens radicalement opposé. Lors des grandes fêtes, de la noix de muscade réduite en poudre était répandu devant le clapier ; et l'un des éléments les plus importants de l'offrande consistait alors en ce que la noix de muscade avait été subtilisée.

Ces fêtes ne se déroulaient pas à dates régulières et étaient principalement destinées à célébrer quelque événement survenu préalablement. À l'occasion de sévères douleurs dentaires éprouvées par Mme De Ropp trois jours durant, Corentin célébra le cérémonial de fête pendant les trois jours, et il était presque parvenu à se persuader que Sredni Vashtar se trouvait en personne, effectivement responsable de ce mal de dents. Si la maladie avait duré une journée de plus la réserve de noix de muscade se fut trouvée épuisée.

Jamais la poule de Houdan ne fut impliquée dans le culte de Sredni Vashtar. Depuis longtemps Corentin avait établi qu'elle n'était qu'une anabaptiste. Il ne prétendait pas avoir la moindre connaissance de ce que pouvait être un anabaptiste, mais il avait l'intime conviction que cela était turbulent et pas très respectable. Mme De Ropp constituait le parangon sur lequel il se basait pour estimer et haïr toute respectabilité.

Quelque temps plus tard, l'assiduité avec laquelle Corentin fréquentait la cabane attira l'attention de sa tutrice. « Il n'est pas bon pour lui de traîner là-bas par tous les temps », décida-t-elle subitement, et un matin, au petit-déjeuner, elle annonça que, la veille, la poule de Houdan avait été vendue et emportée. De ses yeux myopes elle scruta Corentin, guettant chez lui une

manifestation quelconque de colère ou de chagrin, qu'elle était prête à réprimander par un flot de raisons et de motifs excellents. Mais Corentin ne dit rien : il n'y avait là rien à dire. Quelque chose, peut-être, transparut-t-il sur sa face blême qui inspira momentanément à Mme De Ropp quelque scrupule ; aussi cet après-midi-là, à l'heure du thé, y eut-il des toasts sur la table, une délicatesse lui étant habituellement interdite au prétexte que cela était mauvais pour lui ; aussi parce que leur préparation « donnait du mal » — mortelle offense à un regard féminin de la petite-bourgeoisie.

« Je pensais que vous aimiez les toasts »³, s'exclama-t-elle, sur un ton offusqué, observant qu'il n'y touchait pas.

« Des fois », répondit Corentin.

Ce soir-là, dans la cabane, il se produisit une innovation lors du service cultuel rendu au dieu du clapier. Corentin, qui habituellement se satisfaisait de psalmodier ses oraisons, en cette soirée-là osa demander une grande faveur.

« Fais une chose pour moi, Sredni Vashtar ! »

La chose en question ne fut pas précisée. Car Sredni Vashtar était un dieu ; et il était censé avoir connaissance de la nature de la chose. Et, suffoquant sur un sanglot qu'il eut du mal à étouffer, après avoir jeté un regard à l'autre coin, vide, de la cabane, Corentin s'en revint vers le monde qu'il détestait tant.

Et chaque nuit, dans l'opportune obscurité de sa chambre, et, chaque soir dans la pénombre de la cabane à

outils, s'égrenait l'amère litanie de Corentin : « Fais une chose pour moi Sredni Vashtar ! »

Mme De Ropp remarqua que les visites à la remise ne cessaient pas, et, un jour, elle procéda à une tournée d'inspection supplémentaire.

« Qu'élevez-vous dans ce clapier verrouillé ? », demanda-t-elle. « Je crois que ce sont des cochons d'Inde. Je vais me débarrasser de tout ça. »

Corentin se tut, serrant fort les lèvres ; mais la Femme fouilla sa chambre, y bouleversant tout jusqu'à découvrir la clef soigneusement dissimulée, et aussitôt descendit vers la cabane afin de compléter ses découvertes.

C'était par un glacial après-midi, et il fut intimé à Corentin l'ordre de rester à la maison. La porte de la cabane était juste visible derrière l'angle du massif d'arbustes depuis la fenêtre la plus éloignée de la salle à manger ; et c'est là que Corentin se posta. Il vit la Femme entrer, puis il imagina comme elle ouvrait la case du clapier sacré, comme elle examinait de ses yeux myopes l'épaisse couche de paille où se dissimulait son dieu. Dans sa maladroite impatience peut-être explorerait-elle la paille en la repoussant vivement. Et, dans un souffle, Corentin, avec ferveur, une dernière fois, formula sa prière. Mais en prononçant cette prière il prit conscience qu'il n'y croyait pas, qu'il n'y croyait plus. Il sut que la Femme sortirait bientôt avec aux lèvres ce sourire pincé qu'il détestait tellement, et que dans une heure ou deux le jardinier emporterait son dieu merveilleux, qui, alors, ne serait plus un dieu, mais un simple furet brun, dans une cage. Et il sut que la Femme triompherait toujours,

comme elle triomphait alors, il sut que sa maladie empirerait encore sous son harcèlement et sa domination, et sa sagacité supérieure, jusqu'à ce qu'un jour pour lui plus rien n'ait d'importance, et qu'il soit prouvé que le médecin avait raison. Et meurtri par la blessure de sa défaite, il entonna haut et fort, en signe de défi, l'hymne de son idole menacée :

Sredni Vashtar s'est avancé.
 Ses pensées : rouges ses pensées !
 Et ses dents : et blanches ses dents !
 La paix, ses ennemis demandent ;
 Lui, il leur apporte la mort !
 Sredni Vashtar le Magnifique !

Et alors il interrompit soudainement sa scansion, se rapprocha de la vitre. La porte de la cabane demeurerait toujours entrebâillée comme si l'on avait oublié de la refermer ; et les minutes s'écoulaient. Il s'agissait là de minutes qui paraissaient fort longues, mais qui néanmoins s'écoulaient, lentement. Il observait les étourneaux courir et voler en petites bandes à travers la pelouse ; il les comptait et les comptait à nouveau, sans perdre de vue jamais cette porte entrebâillée oscillant faiblement dans les courants d'air. Une domestique à la mine revêche vint dresser la table pour le thé, et toujours Corentin demeurait debout devant la fenêtre, et il attendait, et il observait. Il nourrissait en son cœur un espoir qui croissait petit à petit. Et maintenant une lueur de triomphe commençait à briller dans ses yeux qui n'avait jamais exprimé alors que la mélancolique patience inspirée par la défaite. D'une voix mesurée, discrètement,

mais avec exultation, il entonna à nouveau l'hymne de victoire et de dévastation. Et bientôt se manifesta à son regard sa récompense : par l'embrasement de cette porte apparut une longue, basse, bête brune et ambrée clignant des yeux dans la lumière déclinante du jour, et à la fourrure, au niveau du cou, autour de la gueule, maculée de taches sombres et humides. Corentin se laissa tomber sur les genoux. Le grand furet putoisé descendit vers le petit ruisseau coulant tout en bas du jardin, y but un instant, puis le traversa sur une passerelle planchée, avant de disparaître aux regards, dans les buissons. Tel fut l'essor de Sredni Vashtar.

« Le thé est prêt », dit la soubrette à la mine revêche ;
« où se trouve la maîtresse ? »

« Elle est descendue à la remise voilà un bon moment », dit Corentin.

Et tandis que la bonne allait inviter sa maîtresse à prendre le thé, Corentin prit dans un tiroir du buffet une fourchette à toast, et entreprit de lui-même de griller une tranche de pain. Et pendant qu'il la grillait et qu'il la beurrerait, avec abondance de beurre, et qu'il la savourait lentement, Corentin accordait grande attention aux bruits et aux silences se succédant en spasmes rapides au-delà de la porte de la salle à manger. Les hurlements ineptes de la bonne, en réponse le concert jaculatoire qui fusa du côté de la cuisine, des bruits de pas précipités, et ceux des personnes se hâtant pour chercher des secours à l'extérieur, et, ensuite, après une accalmie, les sanglots convulsifs et les traînements de pas de ceux qui déplaçaient une pesante charge dans la maison.

« Qui donc va annoncer cela à ce pauvre enfant ? De toute ma vie je ne le pourrai ! » s'exclama une voix stridente. Et, alors que la question était débattue, Corentin⁴ se prépara une autre tranche de toast.

NOTES DU TRADUCTEUR

- 1 N.D.T. : « Furet putoisé » ; dans le texte anglais original : « polecat-ferret ». Le furet (*Mustela putorius furo*) est un animal domestique. Le putois (*Mustela putorius putorius*) est un animal sauvage. Le *furet putoisé* résulte d'un croisement, d'une hybridation entre furet et putois.
- 2 N.D.T. : La « Maison de Rimmon » : cf. le texte biblique, 2^{ème} livre des Rois (2 Rs 5 ; 17-19) :
 « [...] ¹⁷ Naamân dit : « Soit ! Qu'on donne du moins de la terre à ton serviteur, la charge d'une paire de mulet ; car ton serviteur n'offrira plus d'holocauste ni de sacrifice à d'autres dieux qu'à Yahvé. ¹⁸ Mais que Yahvé pardonne cette chose à ton serviteur : quand mon maître entre dans la Maison de Rimmôn pour s'y prosterner et qu'il s'appuie sur mon bras, je me prosterne dans la Maison de Rimmôn en même temps qu'il se prosterne dans la Maison de Rimmôn ; daigne pardonner cette chose à ton serviteur ! »
 « ¹⁹ [Élisée] lui dit : « Va en paix. » »

Extrait de la note relative au verset 18 : « [...] — Rimmôn, ou mieux Ramman, un des noms du dieu syrien par excellence, Hadad, le dieu du tonnerre et de la pluie [...]. »

Traduction du texte biblique et note *in* : OSTY, Émile.
 TRINQUET, Joseph (avec la collaboration de). *Bible Osty*.
 Paris : Seuil, 1973. 2620 p. P. 715 (col. 2).

- 3 N.D.T. : Le tutoiement et le vouvoiement en langue anglaise...
 En vieil-anglais le tutoiement existait. Certains traducteurs de textes vieil-anglais vers l'anglais moderne, substituent systématiquement, ou trop systématiquement, au tutoiement originel l'*espèce de vouvoiement* depuis longtemps habituel en anglais, ce qui rend parfois dans certains passages des textes, l'identification du destinataire, ou des destinataires de certaines apostrophes d'un personnage, difficile ou conjecturale ; certains traducteurs de textes anglais contemporains vers une langue bénéficiant du tutoiement, substituent systématiquement, ou trop systématiquement à l'*espèce de vouvoiement* depuis longtemps habituel en anglais, le tutoiement ce qui trop souvent laisse supposer entre les interlocuteurs en cause des sentiments,

une camaraderie, une chaleur, une proximité *a priori* très improbable.

Ici, dans cette nouvelle, nous estimons que les liens éminemment peu chaleureux entre Mme De Ropp, la « Femme », et l'enfant, le milieu social dans lequel évoluent les personnages, ne justifient pas l'emploi du tutoiement ; ici, au contraire, comme on pourrait le concevoir, en France, au sein d'une famille de la bourgeoisie, d'une famille très *vieille France*, au XIX^e s. ou au début du XX^e s., le vouvoiement ne semble pas anachronique.

Nous citons ci-après des extraits de l'ouvrage de grammaire anglaise dont les références sont : **BERLAND-DELÉPINE, S. Grammaire pratique de l'anglais. Gap : Ophrys, 1990. 414 p.**

P. 31, §14-e :

« **La 2^e personne du singulier** ne s'emploie plus dans la langue courante (parlée ou écrite) depuis plusieurs siècles. Elle est remplacée par la 2^e personne du pluriel. L'anglais n'a donc ni tutoiement, ni pluriel de politesse. L'emploi des prénoms entre amis correspond un peu à notre tutoiement.

« La 2^e personne du singulier ne subsiste qu'en poésie et dans les textes religieux, pour la plupart composés à l'époque de la Réforme, où Dieu est tutoyé.

« Principales formes :

thou art, thou wast
thou hast, thou hadst
thou dost, thou didst
thou shalt, thou wilt

« Pour les verbes ordinaires, le suffixe est **-est**, ou **-st** (**thou playest, thou lovest**).

« Pronoms : sujet **thou** [...], complément **thee** [...], réfléchi **thyself**.

« Possessif : adjectif **thy** [...], pronom **thine** [...].

Love thy neighbour as thyself. *Aime ton prochain comme toi-même.*

Our Father, wick art in heaven, hallowed be thy

name... *Notre père qui es aux cieux que ton nom soit sanctifié...*

Thou shalt not kill. *Tu ne tueras point.*

« Voir aussi 79 (2^e exemple). »

(Copyright © Ophrys, 1990).

P. 56, §79 (2^e exemple) :

« **Wilt thou have this woman to be thy lawful wedded wife... ? — I will** (formule rituelle de la cérémonie de mariage, à la 2^e personne du singulier, 14). »

(Copyright © Ophrys, 1990).

- 4 N.D.T. : Le prénom du personnage principal de la nouvelle dans le texte original est *Conradin*. Ce prénom nous est apparu particulièrement « malsonnant » en français. Aussi avons-nous un instant songé utiliser pour rendre ce prénom, une transcription francisée phonétiquement de ce *Conradin* anglais (et d'origine germanique) : *Kohnreddain*. Nous avons abandonné cette idée peu après qu'elle nous fût venue à l'esprit ; nous avons ensuite envisagé, un peu plus longtemps de prénommer le jeune héros *Constantin*, prénom évoquant un célèbre empereur romain que le mythe chrétien envisage comme un grand réformateur, voire fondateur de religion, ce qui en l'occurrence pouvait se justifier. En définitive avons-nous opté pour un prénom breton, celtique, presque donc *grand-breton* ou anglais, *Corentin*, dont les sonorités rappellent grandement celle de *Conradin*.

ISBN : 979-10-96721-32-0

Copyright © Carraud-Baudry, 2015.

Carraud-Baudry

17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France.

Copyright © Carraud-Baudry, 2015.